

Les Choses évaporées

Conception graphique de la couverture : Boris Plateau

Illustration de la couverture :

Détail *Autoportrait au chevalet*, Sofonisba Anguissola, 1556

Huile sur toile, 66 × 57 cm

Pologne, Lancut, musée du Château

ISBN – 979-10-359-9671-1

Dépôt légal juin 2024

Achévé d'imprimer en France juin 2024

Nelly Plateau

Les Choses évaporées

Roman

Ne me quitte pas, ne me quitte pas, ne
me quitte pas...

Ne me quitte pas

JACQUES BREL

Non andare via, non andare via, non
andare via...

Non andare via

DALIDA

I

Petit comité

Le bonheur c'est quand le temps s'arrête.

Dom Juan ou Le Festin de pierre

MOLIÈRE

Chapitre 1

Ascenseur de malheur

Aujourd'hui, j'avais du temps. En flânant devant la vitrine de ma librairie, rue Saint-Maur, je me suis retrouvée nez à nez avec un album intitulé : *Mes derniers jours*. L'image de couverture — un taureau au sol, dans une arène — m'a instantanément replongée dans un épisode étrange de ma vie. Bien évidemment, quand j'ai jeté un œil au nom de l'auteur et à celui de l'éditeur, aucun ne me disait quoi que ce soit. Cela avait été ainsi depuis l'événement : toutes mes recherches, jusque dans la presse *people* et les émissions de télé-réalité, n'avaient mené à rien. Un vrai mystère.

Jusqu'à présent, je n'en ai jamais parlé à personne. Cela fait des années que je pense : *Personne ne te croira*. Mais, aujourd'hui, je me dis : *Tant pis*.

C'était il y a quatre ans, le vingt-quatre décembre, à

dix-huit heures cinquante-et-une. Ce soir-là, je ne m'attendais pas à vivre une telle expérience. Une de celles qui vous changent pour le reste de votre existence.

Je venais de fermer mon bureau. J'avais chargé Philippe, mon mari, d'aller récupérer la dinde du traiteur ainsi que le gâteau commandé chez le pâtissier pour mon anniversaire. J'allais devoir rentrer un peu plus tard que prévu. Avant mes congés, j'avais eu pas mal de choses à gérer au cabinet. Et une dernière consultation, à prendre en toute urgence, s'était ajoutée. Un de nos patients malentendants avait reçu un coup sur son appareil auditif.

L'immeuble parisien du quartier des affaires était paisible, absolument silencieux, même. Dès quatorze heures, les bureaux s'étaient vidés peu à peu jusqu'à devenir complètement déserts. Cela m'enchantait tellement ! C'était le calme avant la tempête.

À la maison, nous attendions nos trois enfants et leurs petites familles qui avaient prévu de venir spécialement pour Noël. Cet après-midi, ils s'étaient sûrement déjà entassés dans l'appartement, déballant valises et couffins, regroupant les cadeaux, sortant des victuailles en provenance de Provence, d'Alsace et du Québec.

De mon côté, perdue dans mes pensées, je me disais qu'il allait falloir encore patienter une bonne trentaine

de minutes pour les rejoindre. Prendre l'ascenseur, descendre les quelques étages, marcher une centaine de mètres avant de me trouver à l'air libre et regagner mon métro... Après j'aurai seulement une dizaine de stations, entre La Défense et Couronnes. Enfin, je retrouverai ma famille avec les traditionnels cadeaux, sapin, dîner de Noël, et tout le tralala de circonstance. Cela présageait stress et fatigue, mais j'étais tellement contente d'esquiver mon travail que j'aurais accepté de fêter Noël en famille cinq fois de suite, pour éviter de retourner à mon bureau.

Mon sac et mon manteau accrochés à mon bras gauche et une boîte de cent grammes de Léonidas à la main (offerte par Mme Duchesne, une patiente du cabinet), je donnais le dernier tour de clef de la porte du bureau. J'aperçus furtivement le reflet de mon visage apathique sur la plaque dorée vissée à l'entrée : Dre E. Durand, ORL. Je pivotai ensuite sur moi-même et, face à l'ascenseur, j'appuyai enfin sur le bouton d'appel de l'engin. Au même moment, je laissai échapper un long soupir d'épuisement et de soulagement.

Les mois précédents avaient été atroces au travail. Une charge énorme de dossiers à gérer seule, à la fois au cabinet et à l'hôpital. J'avais œuvré sans m'arrêter du matin au soir. Sans compter qu'au niveau personnel, ça n'avait pas été facile non plus. Il y avait eu le placement

de maman en maison de retraite quelques semaines auparavant — depuis qu'elle avait définitivement perdu la raison — et l'administration de ses biens avec ma sœur. Cela avait engendré de nombreuses disputes philosophiques. Aucune querelle matérielle, bien évidemment ! Les préoccupations de ma petite sœur, Anna, avaient toujours été sur un tout autre tableau que les miennes. Notre paternel ne nous avait été d'aucune aide. Après son divorce d'avec notre mère, il y a vingt ans, il avait recommencé sa vie avec sa nouvelle femme ivoirienne. Ils étaient tombés amoureux lors d'une de ses séances de groupe thérapeutique que mon père dispensait à Paris. Ils étaient partis s'installer en Côte d'Ivoire avec leurs deux jeunes enfants. Il avait littéralement refait sa vie. Il nous avait laissées, définitivement, ma sœur et moi, derrière lui.

En somme, tout cela n'avait pas été de tout repos. Les derniers mois, j'avais réussi à affronter les événements au maximum de mes possibilités. Mais, il fallait bien se rendre à l'évidence, à un moment ou à un autre je courrai le risque d'être affreusement minée. Tous ces bouleversements étaient émotionnellement *trop intenses* m'avait dit Philippe quelque temps auparavant. Il avait même ajouté : *Emma, de grâce, lève le pied. Tu devrais t'amuser un peu !* Il savait pourtant très bien que ce n'était pas mon style de m'arrêter. Moi, je n'étais pas comme lui

à contempler le paysage, à admirer les heures passer, à compter les minutes qui s'égrènent et à bavarder avec les gens pour le plaisir et pour l'inspiration d'un prochain roman.

Mais ce matin encore, mon romancier de mari avait insisté. Il m'avait répété, tout calme et souriant, en m'embrassant sur le pas de la porte : *Cinquante-six ans aujourd'hui, Emma ! Tu as bien le droit de respirer un peu !*

Par chance, dans le fouillis désagréable de ces derniers temps, j'avais pu me focaliser de façon positive sur l'arrivée de notre première petite fille, Fanny. Un heureux cataclysme ! Cet événement nous avait replongés dans les souvenirs de la naissance des jumelles et de celle d'Antoine. Cette époque s'était envolée bien loin depuis.

— Pffff, soufflai-je encore afin de décompresser un peu plus.

Seul le bruit doux et sourd du moteur de l'ascenseur s'approchant de moi était audible. Il me berçait mélodieusement. Le cliquetis cadencé ralentit enfin et les portes s'ouvrirent cérémonieusement. Elles m'indiquaient le passage obligé vers un nouveau monde, une soirée remplie de festivités. J'entrai alors solennellement dans l'habitacle, perdue dans mes pensées. Quand les portillons se refermeront, je serai encore un peu plus en vacances, je serai encore un peu

plus près de la « féerie » et de la « magie » de Noël. J'étais fin prête à plonger dans la torpeur des fêtes de fin d'années. L'ascenseur ronronnant m'emporterait loin, très loin de mon cabinet.

Une fois à l'intérieur de la cabine, je fus surprise de voir qu'une jeune fille s'y tenait déjà. Elle était là, tapie dans le coin gauche de l'ascenseur. Il me semblait pourtant que celui-ci était vide quand j'y étais entrée. La fille attendait pour être emmenée, comme moi, au rez-de-chaussée, le bouton lumineux étant enclenché. Elle était frêle, les cheveux noirs, plats, longs et raides. Sa mine était bien blanche. Elle avait de petits yeux gris, cernés et tristes dont les pupilles fixaient droit devant, me transperçant toute entière du regard. Pourtant, le reste de son visage, son minuscule nez au bout rose, ses délicats cils bruns et ses sourcils courts, minces et rectilignes au-dessus de ses paupières, étaient harmonieux. Ses fines lèvres, fermées et serrées, formaient un trait horizontal qui barrait le bas de son portrait. La fille n'esquissa aucun sourire en me voyant. Même pas un de ceux, hypocrites, formels et forcés qu'on adresse aux gens qu'on connaît et qu'on n'a aucune envie de croiser sur notre chemin. Ses cheveux détachés et aplatis, gras ou mouillés, recouvraient les épaules de son imperméable transparent ainsi qu'une partie de la lanière de son sac, qu'elle portait en

bandoulière. Elle tenait contre elle un cahier de dessin, bien épais, à la jaquette noire cartonnée. Elle semblait perdue, comme un pauvre petit chat malade, tout détrempe et abandonné. Elle était résolument absorbée par quelque chose. Le spectacle de son allure misérable me coupa franchement de ma propre rêverie. Et, à ce moment-là, je n'avais pas la moindre envie d'être dérangée dans ma bulle ! La présence de cette fille, aujourd'hui et maintenant, dans mon espace, était clairement indésirable. Elle me mettait mal à l'aise au plus haut point.

Irritée, je tapai alors frénétiquement sur le bouton *fermeture des portes* et celles-ci se rabattirent rapidement dans un claquement net. Il y eut un sursaut puis l'ascenseur démarra tranquillement. Que faisait cette petite dans cet immeuble, à cette heure-ci ? Tout était déjà éteint, plus personne ne travaillait. Surtout dans ce quartier et dans cet édifice. N'avait-elle pas de famille ? Était-elle SDF ou en fugue ? Elle n'était pas très grande. Elle devait avoir vingt ans tout au plus. Cette fille au regard vide me rappela instantanément l'affiche publicitaire pour le gel qui raidissait les cheveux, destinée aux jeunes gothiques. La marque avait comme slogan *La vie est RED*. En arrière-plan, on distinguait sur le panneau un beau gars ténébreux.

— Il m'arrive jamais rien, dit-elle dès les premières

millisecondes qui suivirent le départ de la cabine.

Cela me tira brutalement de mes réflexions. Il ne m'était pas venu à l'idée qu'elle allait m'adresser la parole. Non, pas ça ! Nous étions au trente-troisième étage et déjà elle engageait la conversation. Je ne m'y attendais pas. Les jeunes ne causent pas. Ils ne font pas la discussion dans les ascenseurs. Je le sais, j'ai eu trois enfants ! Les jumelles, Clémence et Clara, ont passé trente ans l'année dernière et le « petit dernier », Antoine, qui vit à Montréal, a vingt-six ans.

Et puis, il faut l'avouer, je n'étais pas tellement dans l'envie d'échanger — si tant est que je ne l'ai jamais été — et encore moins avec une adolescente triste ou dépressive, voire pire, qui sait ! D'ailleurs, je n'ai jamais eu le moindre talent d'écouteuse, ni même la moindre patience pour quelque récit que ce soit. Moi, il faut que je fasse et que je bouge... pas que je m'assois et que j'écoute !

Enfin, me disais-je, plus que trente-deux étages. Notre ascenseur est moderne et rapide. Il va assez vite, habituellement. En plus, ils l'ont graissé la semaine dernière. Est-ce que ça se lubrifie un ascenseur ? Comme ma chaîne de vélo ? Bref, ils l'ont trafiqué, cet engin, quelques jours auparavant. Sûrement pour une meilleure productivité — comme tout le reste, n'est-ce pas ! — et une meilleure sécurité. Enfin, j'imagine... Je

n'ai jamais compté combien de temps ça prend, pour arriver en bas. Mais je pense probablement moins d'une minute.

Chapitre 2

Il ne lui arrivait jamais rien

Je me mis à lorgner la jeune fille à ma droite. Pour ne pas paraître malpolie, j'ai esquissé un sourire, extrêmement léger, en sa direction, afin de lui montrer que je l'avais entendue. Un peu de savoir-vivre ! En revanche, je ne voulais surtout pas prononcer un mot. Lui répondre l'aurait inévitablement encouragée à continuer.

— Avant, il m'arrivait jamais rien, et là..., lâcha-t-elle, malgré tout, une seconde fois, dans un souffle glacial.

Oh non ! Deux fois ? Cette fois-ci, je ne souhaitais plus y prêter attention. C'était sûr, c'était ma faute. J'avais été bête la première fois. J'aurais simplement pu ne pas réagir, ne pas me tourner vers elle. Après tout, je pouvais très bien être sourde ! Je sortais d'un cabinet d'ORL et d'audiologie et rien ne laissait deviner que c'était moi la

docteur. Par ailleurs, j'avais choisi de travailler comme médecin ORL dans un centre d'audiologie spécialisé pour les personnes sourdes et malentendantes, pour justement ne pas avoir affaire avec des bavards invétérés. En tout cas, c'est ce que j'espérais au début en pratiquant cette profession. Mon objectif était que mes oreilles n'aient pas à subir de discours, que dis-je, de lamentations de patients, sur je ne sais quel sujet.

Mon père, ethnopsychiatre renommé, expert en psychiatrie auprès des populations d'Afrique installées à Paris, avait la tête farcie d'histoires. Dès qu'il en avait l'occasion, il nous les racontait volontiers et ses anecdotes m'avaient toujours effarée. Ma mère, elle, psychologue, discutait beaucoup avec ma sœur et moi-même. Quotidiennement, elle nous incitait à nous exprimer après l'école sur ce que nous avons vécu durant la journée. Ma sœur, de deux ans plus jeune que moi, participait avec plaisir à ces échanges de routine. Moi, je me prêtais à ce petit jeu, en général, de mauvaise grâce. J'enchaînais les clichés d'anecdotes écolières – volés à mes camarades de classe – afin de me débarrasser de la corvée.

Trentième étage. Une minute pour faire le reste du trajet, ça ne devrait pas être si difficile à endurer. Pourtant... J'avais lu, quelque part, que le cerveau produisait cinq mille pensées à la seconde. Vu l'état du

mien actuellement, il était probablement à son rendement maximum. À mon grand désarroi, j'étais sûre qu'il allait réussir à me faire vivre à fond, en pleine conscience, cette longue minute du parcours. Tentant de jeter mes idées négatives par-dessus bord, je me focalisai sur quelques pensées que j'estampillai alors fièrement comme positives. Par exemple, j'essayais de me convaincre que c'était comme si j'expérimentais la relativité du temps. Même si cette expérience n'était pas, à proprement parler, scientifique, elle valait peut-être le coup d'être vécue, non ? Peut-être que le jeu en valait la chandelle ? Encore fallait-il que j'arrive à faire abstraction de l'Autre !

Malheureusement, je sentis que la fille tournait sa tête vers moi, comme pour m'adresser la parole à nouveau. C'est à ce moment-là que mon cortex cérébral eut la brillante idée de me faire sortir mon téléphone portable. Probablement pour me donner un peu de prestance, sachant pertinemment que mon appareil ne passait que très difficilement dans cet endroit et que je ne pourrais absolument pas utiliser ni SMS ni Internet. Mais, manipuler mon portable aurait, au moins, le bienfait de m'occuper l'esprit.

C'est là que, tout à coup, l'ascenseur s'arrêta net. Le choc avait été assez violent pour me déstabiliser et faire chuter brusquement mon mobile. Bien sûr, il tomba de

biais sur le rebord métallique non moqueté du tour de porte. Flûte ! En le ramassant, je vis l'écran brisé, tout noir, avec quelques belles formes psychédélicques colorées dansantes. Il était tout bonnement fichu. Je tapotai dessus, touchai les boutons sur les côtés, appuyai longuement, les relâchai... Ne sait-on jamais... Rien n'y fit.

Finalement, au bout de quelques secondes, je relevai les yeux. Nous nous retrouvions maintenant dans un éclairage de bar lounge avec uniquement une espèce de lumière rouge tamisée. L'ambiance musicale, sympathique et festive, en moins. La pénombre environnante et le spot d'urgence rendaient l'atmosphère glauque et anxiogène. Seules les couleurs arc-en-ciel qui se dessinaient sur mon écran de téléphone apportaient une touche joyeuse. La fille ne semblait absolument pas troublée. Elle continuait à m'observer. Je la vis commencer à bouger les lèvres au moment où elle s'apprêtait à me dire sur un ton monocorde :

— Il m'arrive jam...

— ... mais rien, la coupai-je. Je sais ! ai-je répondu sèchement, serrant mon appareil, fraîchement brisé, dans ma main.

Qu'est-ce qu'elle pouvait être exaspérante cette fille ! Tout en elle m'excédait. Son intonation, son visage, sa présence et bien sûr : sa phrase ! Sa phrase, fétiche,

semblait-il. Je repris sur un ton cassant :

— Vous, il ne vous arrive jamais rien, mademoiselle, mais pas à moi. Moi non ! Moi, il m'arrive bien des mésaventures ! Comme vous voyez ! Il m'arrive que je suis coincée dans un ascenseur, spécialement aujourd'hui, le jour de mon anniversaire. De surcroit, on est le vingt-quatre décembre, mon téléphone est totalement hors service et j'ai une famille qui m'attend pour un bon repas de réveillon.

Je songeai aussi, sans l'ajouter à haute voix, que, comble de tout, j'étais enfermée avec une adolescente qui voulait absolument engager la conversation sur un sujet qui ne m'intéressait carrément pas : le vide de sa vie ? Le désespoir de son existence ? Ou que sais-je encore ? Je me souviens très bien de ce qu'elle m'a répondu à ce moment-là :

— Moi aussi. Je suis coincée dans cet ascenseur. Mais il peut se passer plein de choses dans la vie et en même temps rien du tout. Et le contraire également.

J'étais stupéfaite. Mon cerveau, comme un chien affamé se jetant sur un os à rogner, réfléchit immédiatement ce que pouvait être l'inverse de *se passer plein de choses... mais en même temps rien du tout*. Il n'arrive rien, mais en vrai beaucoup ? C'était bien ma veine à moi ça. Cette jeune fille n'était pas ce que j'avais imaginé. Elle était bien pire !

Rapidement, de mémoire, je repassai en revue les locaux qu'il y avait au-dessus du mien, au trente-troisième étage. Un cabinet de comptables et un autre d'avocats-conseils, une association d'astrologues, un groupement d'hypnothérapeutes et psychanalystes, une entreprise de conception de programmes de télé réalité : Image-IN, et une société qui donnait des cours de cuisine moléculaire. Ah ! Et aussi, les deux derniers niveaux étaient occupés au complet depuis le printemps par une boîte, RV5D, qui avait manifestement le vent en poupe. La compagnie vendait de la réalité virtuelle et leur produit phare était *Interactive Life*. C'était un mélange, semblait-il, de caméra cachée et de jeu vidéo d'« Escape Game ». Apparemment, à ce que j'avais pu en lire ici et là, on ne pouvait pas s'inscrire soi-même. La seule option pour participer à ce jeu était de se le faire offrir. En fait, je n'avais pas vraiment bien compris le concept avec exactitude et cela ne m'intéressait pas le moins du monde.

Voilà, cette gamine pouvait venir de n'importe quel bureau dans tous ceux-là. Elle pouvait avoir n'importe quel profil : de la gentille fille illuminée, à l'individu à haut potentiel inadapté, en passant par toutes sortes de personnes atteintes de névroses, voire être, elle-même, une psychopathe établie. Non, vraiment, les quelques mots qu'elle avait prononcés ne pouvaient pas me

renseigner sur son identité. Rien ne pouvait me laisser présager quoi que ce soit de ce qui allait m'arriver. Dans l'immédiat, je ne pouvais même pas me préparer à passer à l'action. J'optai alors pour la neutralité et je me résolus délibérément de ne plus du tout faire attention à elle. En toute fausse bienveillance, je me dis que cette jeune personne avait simplement besoin d'empathie. L'adolescence, qui persistait, de nos jours, de plus en plus tard, était décidément un bien mauvais moment à endurer.

Revenant à ma situation, je me ressaisis et songeai à la seule chose qu'il y avait à faire dans ces cas-là : appuyer sur le bouton d'urgence, la cloche en relief. Celui-ci résonna très fort, avec joie, et mon cœur se remplit de bonheur. Malheureusement, ce fut de courte durée. Bien que l'alarme tinta et déclencha la tonalité d'un appel téléphonique, la sonnerie retentit quelques moments puis raccrocha. Après quatre appels de ce type, la jeune fille gothique se permit d'intervenir :

— Personne ne viendra, dit-elle. Les bureaux sont vides.

Elle avait un talent, cette enfant, ça, c'était sûr ! Le don d'être absolument antipathique ! Et moi, de colère et d'impatience, j'appuyai alors de plus belle sur tous les boutons du monte-charge. Ça sonnait dans tous les sens, les tonalités d'alarmes et de téléphone s'enchevêtraient

les unes sur les autres en une sorte de canon cacophonique abrutissant. Je me mis à penser à Josiane Balasko enfermée dans un ascenseur dans le film *Le père Noël est une ordure* et qui soufflait toute la nuit dans un jouet-trompette pour enfant pour appeler à l'aide. J'eus tout d'abord envie de sourire, et tout de suite après, envie de pleurer. Autant c'était drôle, cette bourgeoise vieillotte, énervée, coincée dans l'ascenseur, autant c'était franchement pathétique d'être moi-même cantonnée à ce rôle ! Clairement, la situation était toujours aussi grotesque, mais c'était beaucoup moins marrant d'y être confrontée. Le pire : je n'avais pas moyen de me déridier un peu pour dédramatiser... qu'aurais-je pu partager avec cette jeune fille au sujet de ce vieux film ?

Elle, d'ailleurs, n'avait toujours pas bougé. Elle était toujours droite et froide dans le coin devant moi à ma droite, à l'entrée de la cabine. Je finis par briser la glace et lui adresser la parole :

— Vous pourriez appeler des secours, vos parents, des amis, votre amoureux, ou n'importe qui d'autre... pour les prévenir que nous sommes bloquées dans un ascenseur ? Ce serait pratique ! Car de mon côté, comme vous avez pu voir, mon portable est fichu, lui dis-je, en mettant mon appareil sur son nez. De plus, les boutons ne...

— Je n'ai pas de téléphone, me coupa-t-elle calmement. Ce matin, un pigeon me l'a volé dans la rue. Il l'a relâché au-dessus d'une fontaine.

À mes yeux éberlués, elle surenchérit :

— J'ai réussi à le récupérer. Il ne fonctionne plus. Évidemment.

Elle sortit de sa poche un appareil téléphonique noir, ce qu'il y avait de plus banal, sauf que... de la vapeur semblait sortir de la coque. Je ne savais pas ce qu'il se passait, j'avais moi-même un peu froid, mais cela ne justifiait en rien un *smartphone* fumant. Elle n'avait pas le moins du monde l'air impressionnée par l'étrange phénomène. Je pense que ma mine dubitative l'encouragea à continuer, car elle dit d'une voix neutre en remettant son appareil dans son imperméable :

— Pourquoi vous êtes là ?

Dans l'incompréhension la plus totale, je continuai à la fixer, l'air interrogateur. Elle finit par ajouter l'absurde coup de grâce :

— Vous n'auriez pas dû vous trouver là ce soir.

J'étais à la fois ahurie et profondément irritée. J'eus l'envie de lui répondre, sarcastiquement : *Et pourquoi donc, mademoiselle ? Je suis libre, j'ai bien le droit de faire ce que je veux, rester tard au travail et même rester coincée dans un ascenseur un soir de Noël si ça me chante ?* Mais je me ravisai rapidement. Je sentais que j'étais sur les nerfs et

que je m'emballais. Par ailleurs, même si j'essayai de ne pas trop penser à sa curieuse histoire de téléphone portable extorqué par un oiseau, cela m'intriguait. À la limite une mouette, mais un pigeon !! Entre nous, où était-elle allée chercher cela ? À qui espérait-elle faire gober un truc pareil ? Ce type de volatile avec son petit bec ? S'envoler avec un portable ? Même un pigeon parisien qui aurait picoré un reste de vomi aux amphétamines n'y arriverait pas. Ah ! Ces jeunes...

Délibérément, je décidai alors de ne plus lui prêter attention afin de pouvoir me concentrer, tant bien que mal, sur ce que j'avais à faire, c'est-à-dire me sortir de là. Manifestement, cette fille ne me serait d'aucune aide.

Chapitre 3

Enfin une réelle évasion

Tout naturellement, je déversai alors tout le contenu de mon sac, au complet, sur le sol. Mon portefeuille, mes clefs, une pince à cheveux, deux élastiques à poireaux, de la crème hydratante en tube, deux vieux bonbons emballés pour soigner la gorge, une gourde d'eau d'un litre à peu près pleine, des piles d'appareils auditifs, des mouchoirs en papier, des pilules antidouleur, plus d'autres, de vitamines, ma liste de courses et trois stylos. J'avais également le courrier de la journée : deux lettres destinées au cabinet que je n'avais pas eu le temps d'ouvrir et une plaquette publicitaire de la boîte de réalité virtuelle, RV5D, qui logeait aux derniers étages.

Comme dans les jeux vidéo de logique auxquels je jouais dans mon enfance, je réfléchis à quoi pourrait donc me servir ce débarras. Je découvris aussi sur le côté

de mon sac, un livre de poche que j'avais glissé là quelques minutes plus tôt en partant. Dans l'après-midi, un élève de quatrième avait oublié son Dom Juan de Molière au bureau et je l'avais embarqué en me disant que j'aurais tout le loisir de le relire dans le métro ou pendant la fermeture du cabinet, lors de mes vacances. Si ça se trouvait, j'allais pouvoir le consulter plus tôt que prévu, pensais-je amèrement. Je retrouvai aussi, coincé tout au fond de mon sac, un vieil exemplaire froissé du journal *20 Minutes*, distribué gratuitement dans le métro. Il datait du mois de septembre et le gros titre accrocheur sur la première page était : *Télé réalité : le jeu **Interactive Life** rafle toutes les audiences. Les dessous sombres de cette société à la mode, RV5D.*

Par chance, j'avais également des vivres : la boîte de chocolats non encore entamée, mais aussi une barre organique, aux noix du Brésil et au chocolat d'Équateur que Philippe avait achetée il y avait bien quatre semaines de cela. Je n'y avais pas touché, car je n'avais jamais eu l'occasion d'effectuer la moindre randonnée — à Paris — mais je souris en pensant à lui et au fait qu'il participait, peut-être, à me sauver la vie ce soir. Ses penchants excessifs pour les nouveautés *bio-Fairtrade* et sa propension aux achats compulsifs allaient finalement nous être d'une grande utilité.

Après avoir tout déballé, j'essayai de me canaliser

pour enfin trouver une solution efficace à ma situation. J'ai d'abord tenté de coincer le bouton d'alarme de l'ascenseur avec ma pince à cheveux, cela ne fonctionna pas, puis je fis de même avec l'élastique. Mon objectif était qu'il reste enfoncé au cas où une personne l'entende à un moment ou à un autre... Peine perdue. J'imaginai aussi insérer mes clefs dans l'interstice entre les deux portes. Je ne doutais pas de ma force et j'étais persuadée que cela pourrait faire bouger les battants et les écarter suffisamment pour y glisser mes doigts. Je pensais pouvoir ensuite, à main nue, les forcer à s'ouvrir totalement. Pourtant, je me ravisai au dernier moment. Tout compte fait, je n'étais pas sûre de souhaiter mettre mes doigts entre les deux grosses portes métalliques ni de vouloir ouvrir l'ascenseur entre deux étages pour voir débouler un grand vide béant en dessous de mes pieds. Mon autre solution consistait à utiliser mes clefs comme tournevis pour inspecter la boîte électrique des boutons. J'aurais pu ensuite couper et rebrancher les fils ainsi atteints... Puis, non... trop délicat, me dis-je. Le résultat de cette manœuvre était on ne peut plus incertain. Je me rendis compte que j'étais bien moins téméraire aujourd'hui que lorsque j'avais quinze ans et que, dans mes jeux vidéo, je testais n'importe quel objet avec n'importe quoi d'autre. Les temps avaient changé ! Même le plus grand des bidouilleurs n'aurait rien pu

faire dans cette situation. D'énervement, j'attrapai alors ma crème hydratante et m'en étalai sur les mains énergiquement, en pratiquant une sorte de massage ferme, censé me détendre.

Un instant après, je décidai d'inspecter le lieu. Je commençai par les boutons, déjà examinés auparavant, puis je tapais méthodiquement sur tout ce que je pouvais. Ensuite, je continuai mon petit manège en frappant sur la porte de l'ascenseur et pour finir je cognai sur les parois métalliques et le vaste miroir du fond. Au tout dernier moment, je repérai qu'en haut, au fond, à droite il y avait ce qui semblait être une caméra de surveillance dans un globe noir. Une bouffée d'espoir me saisit et je fis tout de suite de grands gestes, en sautant, pour attirer l'attention. Ce fut une terrible erreur. Avais-je été un peu trop brusque ?

Dans un bruit atroce, l'ascenseur bascula d'un coup d'un côté, peut-être seulement de quelques centimètres. Mais c'était suffisant pour que nous nous retrouvions maintenant déstabilisées, le sol penché. En prise à une sueur fulgurante, tétanisée, je m'assis au fond de la cabine face à la porte, sous la caméra de surveillance. Je n'osais plus bouger. Et ce pour un long moment. Stressée, le cœur battant à tout rompre, je voyais même mourir sur le champ d'une crise cardiaque, tellement son rythme était soutenu. J'eus une pensée pour Philippe et

je regrettai vivement de ne pas avoir écouté ses conseils aujourd'hui. Honteuse, je devais reconnaître que j'avais quand même bu sept cafés tout au long de la journée...

En face de moi, la jeune fille glissa, elle aussi, le long de la paroi pour s'asseoir. Pas vraiment apeurée, plutôt en pleine réflexion. Elle se cala exactement dans le coin opposé au mien, en plein dans ma diagonale, juste à côté de la porte. Elle commença à me dévisager. Cela me mettait singulièrement mal à l'aise. Pour éviter son regard pesant, je ramassai le livre de poche de Dom Juan. Cela m'occuperait peut-être une heure. En plus, c'était l'édition pour les collégiens avec divers commentaires et questions à la fin de l'ouvrage. Bien évidemment, ma confusion m'empêchait d'en déchiffrer le moindre mot. Je m'évertuais à fixer le manuel, feignant de commencer à bouquiner. Je sentais toujours l'intérêt de la jeune fille à mon encontre. J'essayais de rassembler mes forces mentales pour tourner les pages à une cadence naturelle et paraître en pleine lecture, mais honnêtement je ne sais pas ce que je faisais vraiment. Peut-être étais-je en train de feuilletter le livre à une allure démentielle.

Au bout d'un moment, bien malgré moi, je finis par relever les yeux de l'ouvrage et découvris la fille toujours focalisée sur moi. Voilà, j'étais prise au piège. Je voyais bien ce qu'elle s'apprêtait à faire... Oh, non, pas ça ! Elle allait me parler. Me parler, encore et encore. Elle allait

ouvrir la bouche pour déverser ses mots, un flot de paroles sans fin. Et moi, emprisonnée ici, à sa merci, j'allais malheureusement devoir l'écouter.

Chapitre 4

Manu au chocolat

Sans sourire et avec des yeux ronds comme des billes, la fille annonça :

— Il ne m'est jamais rien arrivé. Rien de réel, lâchait-elle, sur un ton résigné. Mais mon ami a disparu et je risque d'y passer aussi. Écoutez...

Au mot *Écoutez*, je devins nauséuse, comme sous influence de ses mots. C'est à partir de ce moment exact que j'ai commencé à être lasse et un peu abrutie. Je me sentais très mal : mal à la tête, mal au dos et aux jambes. Je commençais même à trembler. Était-ce de froid ? De fièvre ? D'angoisse ? Tout se mélangeait. J'avais la sensation d'être enfermée là depuis des décennies, alors que, probablement, cela ne faisait qu'une petite heure, tout au plus. Cette fille, je la trouvais étrange... Et aussi, je dois l'avouer, un peu inquiétante. En la considérant